

# POURQUOI L'ÉGALITÉ EST MEILLEURE POUR TOUS

Entretiens avec Richard Wilkinson

## RUE89

### Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à l'impact des inégalités sur nos sociétés ?

Richard Wilkinson : Je travaille sur le lien entre santé et classes sociales depuis les années 70. Je me suis intéressé un jour à la question du changement de niveau de vie, au niveau individuel : si votre revenu change, votre espérance de vie sera-t-elle différente ? Résultat de cette étude : un changement de revenus a un impact sur la santé des gens les plus pauvres, mais peu d'impact sur la santé des gens les plus riches. En principe, donc, si vous prenez des revenus aux plus riches pour les donner aux plus pauvres, vous aurez un impact positif sur la santé moyenne. J'ai voulu vérifier en regardant si les pays dont les revenus sont plus égaux avaient une meilleure santé que les autres.

Par la suite, d'autres personnes, dans d'autres pays, ont produit des études sur l'impact des facteurs psycho-sociaux, les effets physiologiques du stress chronique... Tout cela a aidé à comprendre les effets des différences de niveaux sociaux.

On est tombés alors sur un paradoxe. Entre les pays riches, les différences de revenu moyen (mesuré par le PIB par tête) ne semblent avoir aucun effet sur la santé. La Grèce, le Portugal et Israël font aussi bien que les Etats-Unis ou la Norvège, alors que leur revenu est deux fois inférieur.

En revanche, à l'intérieur des pays, l'impact des différences de revenu est très net. Chaque marche que vous descendez dans l'échelle sociale réduit votre espérance de vie [voir l'histogramme ci-dessous]. Dans les quartiers les plus pauvres de Paris, vous trouverez une espérance de vie de cinq à huit ans inférieure à celle des quartiers les plus riches.

Quelle est l'explication de ce paradoxe ? C'est que ce qui compte à l'intérieur des sociétés, c'est le revenu relatif : l'importance des différences de niveaux sociaux.

### **Ce que vous montrez, c'est que si deux pays ont un revenu moyen égal, mais que l'un est plus inégal que l'autre, il aura plus de problèmes dans tous les domaines : santé, mais aussi sécurité, violence, drogue, défiance...**

Oui, mais contrairement à ce que certains ont pu dire, nous n'avons pas bâti une théorie qui expliquerait tout ! C'est vrai que notre approche touche à de nombreux problèmes, mais tous ces problèmes sont liés. Ils sont de nature sociale, et frappent surtout le bas de l'échelle.

Tout ce que nous disons, c'est que ces problèmes, tous ceux qui sont plus graves au bas de l'échelle, sont plus lourds quand les inégalités s'accroissent.

La surprise, c'est qu'ils ne s'aggravent pas seulement chez les pauvres : les inégalités nuisent à l'ensemble de la population, y compris aux plus aisés. Il est difficile de savoir ce qui se passe chez les super-riches, mais on peut constater que tous les autres, les 95%, se portent tous mieux quand les inégalités sont plus réduites.

### **Comment pouvez-vous être sûr du sens de la causalité ? Problèmes sociaux et inégalités pourraient simplement avoir une cause commune...**

Ce que des études ont montré, c'est que des changements dans l'importance des inégalités ont un impact sanitaire et social quelques années plus tard. Ce décalage dans le temps montre bien qu'il existe une causalité.

Si vous écarter les inégalités, quelle est la raison pour laquelle selon vous les Etats-Unis ont une espérance de vie plus basse que la plupart des autres pays développés ? Mais aussi plus de prisonniers ? Plus de violence ? Plus de naissances chez les adolescentes ? Plus de problèmes psychiatriques ? Et pourquoi des pays comme les pays scandinaves ont de bien meilleurs résultats sur tous ces tableaux ? Il est très difficile de trouver une autre cause qui aurait une influence sur autant de maux différents.

Nous avons constaté comment le néolibéralisme avait sous Thatcher ou sous Reagan accru l'écart entre les revenus, en réduisant les impôts pour les plus riches, en fragilisant les syndicats, en privatisant l'industrie. Cette idéologie s'est répandue vers les autres pays, mais avec un décalage par rapport à la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Et on retrouve ce décalage dans le développement du stress chronique, de la violence etc. dans ces autres pays.

### **Qu'est-ce qui explique cette relation entre inégalités et santé, inégalités et violence ?**

Si les inégalités aggravent les problèmes, c'est parce que nous sommes sensibles à la différence des statuts sociaux. La violence, par exemple, est déclenchée lorsque quelqu'un vous regarde avec mépris, ne vous respecte pas. Dans une société plus inégale, il y a plus de compétition pour son statut social et plus d'insécurité pour conserver ce statut. On devient très préoccupé de la façon dont on est jugé par les autres. Le déclencheur de la violence, c'est la perte de confiance en soi, le sentiment d'humiliation, le manque de respect.

### **C'est un phénomène universel ? On le constate dans toutes les sociétés ?**

Oui. L'être humain, pendant plus de 90% de son existence, a vécu dans des sociétés extraordinairement égalitaires. Les sociétés de cueilleurs et de chasseurs l'étaient, comme le montrent clairement de récentes études anthropologiques.

Les sociétés sont devenues égalitaires quand les hommes ont commencé à chasser de gros animaux et se sont dotés d'armes pour le faire. Le fait d'être physiquement le plus fort, au sein de votre groupe, a perdu alors toute importance : avec une arme, il est en effet facile de tuer un homme fort, pendant son sommeil par exemple. Se sont alors développées des stratégies de « contre-dominance ». Et les groupes ont commencé, collectivement, à empêcher l'un de leur membre de devenir dominant. On peut l'ostraciser, le ridiculiser, le tuer, le bannir. Christopher Boehm explique cela très bien dans son dernier livre, « Moral Origins » [en anglais].

Comme il le montre, ces stratégies pour contrer les velléités de domination marquent presque le début de l'idée de démocratie. La tentation de la domination a continué à exister, mais elle est depuis cette époque contrebalancée. Plus tard, on limitera les pouvoirs de nos rois, on instaurera l'idée d'égalité devant la loi, etc.

Nous constatons, partout, des désirs de domination, mais aussi, partout, des désirs de se faire des amis et de maintenir une égalité. Nous pouvons jouer sur une corde ou sur l'autre, en fonction de l'environnement. Chacun sait comment traiter l'autre comme un ami : si on veut dîner avec lui, on ne doit pas tenir des propos qui l'humilieraient, par exemple. Mais chacun sait aussi quoi faire pour dominer l'autre : afficher son statut social, mentionner les noms de gens importants que l'on connaît, etc.

Faut-il jouer la compétition de statut ou la réciprocité, la coopération et l'empathie ? Cela dépend de l'environnement. Le degré d'inégalité d'une société nous indique sur quelle corde on doit plutôt jouer. Et les comportements à adopter s'apprennent dès le plus jeune âge.

L'environnement peut même changer la façon dont nos gènes s'expriment, comme le montre l'épigénétique. Des études ont établi que des singes qui changent de statut (quand on les fait passer d'un groupe à l'autre) connaissent des changements épigénétiques. On l'a constaté aussi chez les hommes – une étude a été menée sur les riches et les pauvres à Glasgow [Ecosse].

Au début de notre vie, nous sommes donc très sensibles à l'environnement. Si l'environnement est compétitif, on va s'y adapter en conséquence : on va être sensible à la façon dont on est jugé, on va regarder les autres comme des rivaux.

Si au contraire l'on sent qu'on va grandir dans une société où l'on va surtout dépendre de la coopération avec les autres, on va regarder ceux-ci avec empathie, on va travailler la réciprocité. Le développement émotionnel et cognitif va être très différent.

### **L'inégalité s'exprime-t-elle uniquement par les revenus ? Ne peut-elle pas passer par des marqueurs culturels ? En France, on accorde beaucoup d'importance au capital culturel...**

Ces marqueurs culturels naissent toujours des inégalités de revenus, même s'ils mettent du temps à se développer. Les différences culturelles sont l'expression des différences matérielles.

Les hommes politiques veulent tous créer une société sans classes, mais vous ne pouvez pas faire cela sans réduire les inégalités de revenus. Parce que ces

différences matérielles sont celles qui forment la matrice des classes sociales. Ce sont elles qui créent la distance sociale, ce sentiment des uns d'être puissants et intelligents et le sentiment des autres d'être dominés.

Les différences de « capital culturel », on les constate partout. Mais l'argent joue un rôle. Quand on mesure l'activité culturelle en demandant aux gens « quand êtes-vous allé pour la dernière fois au théâtre », « quand avez-vous lu un livre pour la dernière fois », « quand êtes-vous allé au musée », les réponses à ces questions déclinent dans les sociétés inégalitaires en termes de revenu. Dans ces sociétés, la culture devient le privilège des riches. La façon d'afficher son statut économique, c'est souvent de montrer qu'on est familier avec la littérature, la poésie, la musique, de peinture... C'est la raison pour laquelle les riches dépensent tant d'argent pour des peintures.

**La France a « la passion de l'égalité », disait Tocqueville : le mot égalité est écrit au fronton de nos écoles. Et pourtant, dans les enquêtes sur le bonheur, la France arrive loin derrière les autres. Et nous sommes de gros consommateurs d'antidépresseurs. Comment l'expliquez-vous ?**

Même si les inégalités sont un facteur aggravant de la dépression, elles n'en sont pas le seul. Et je ne connais pas assez bien la situation française pour vous donner l'explication de cette surconsommation d'antidépresseurs. On m'a dit que le niveau de compétition sociale à Paris était terrible, ce que j'ignorais.

Et que pensez-vous des enquêtes sur le bonheur ? Leurs résultats confortent-elles votre théorie ?

Des économistes ont trouvé une relation entre le degré d'égalité et le bonheur, mais elle n'est pas aussi forte qu'on pourrait s'y attendre. La raison selon moi vient du fait que les enquêtes sur le bonheur sont basées sur des données subjectives. Dans une société inégalitaire, vous devez être un dur, ne jamais admettre de faiblesse.

On le constate dans les enquêtes de santé quand on pose par exemple cette question : « Ces derniers mois, votre santé a-t-elle été excellente, bonne, moyenne, fragile, ou mauvaise ? » A l'intérieur d'une même société, les réponses correspondront bien à l'espérance de vie relative des personnes interrogées : les gens qui répondent « bonne » vivent effectivement moins longtemps que ceux qui répondent « excellente ». Mais sur le plan international, si l'on compare les pays, on ne trouve aucune relation de la sorte. Car il semble que dans les pays où la compétition est forte, vous répondrez plus facilement « excellente », même si vous pensez « bonne »...

Dans les enquêtes sur le bonheur, on vous demande si vous vous sentez heureux. Dans les pays inégalitaires, admettre qu'on est malheureux est un aveu d'échec.

Je pense donc que ces études sont biaisées. Dans certaines sociétés plus égalitaires, comme au Japon, affirmer qu'on est heureux, c'est considéré comme une vantardise.

## **LIBÉRATION** (Octobre 2013)

**Comment démontrez-vous que les inégalités de revenus engendrent une série de fléaux sanitaires et sociaux ?**

Avec des preuves scientifiques établissant que des problèmes tels que la mauvaise santé physique et mentale, l'obésité, la maternité précoce, l'échec scolaire, la violence, le taux d'incarcération et d'homicide, l'addiction aux drogues, etc. sont de deux à dix fois plus fréquents dans les sociétés dont les inégalités de revenus entre riches et pauvres sont élevées. Celles-ci endommagent le tissu et la qualité des relations sociales, et n'affectent pas que les pauvres : l'ensemble de la société est touchée.

**Pourquoi les inégalités peuvent-elles déstabiliser une société ?**

Les êtres humains sont très sensibles à la hiérarchie sociale. Depuis la Révolution française, les gens ont pris conscience que l'inégalité divise, qu'elle est corrosive. Les écarts de richesse matérielle créent de la distance sociale, nous isolent les uns des autres. La coopération et la réciprocité sont remplacées par l'intérêt personnel et la compétition.

**L'égalité encouragerait, selon vous, l'innovation et le talent...**

Il y a légèrement plus de brevets par habitant dans les pays plus égalitaires. Car la mobilité sociale y est plus élevée, comme le taux d'alphabétisation ou la santé mentale. La population y est plus créative et plus cultivée. Elle fréquente davantage les galeries d'art, théâtres et musées, et lit plus de livres.

**Lutter contre les inégalités permet-il aussi de lutter contre le changement climatique ?**

Le consumérisme est le principal obstacle à la réduction des émissions de carbone. Son moteur, c'est la compétition statutaire, alimentée par les inégalités. Dans les sociétés plus inégalitaires, les gens travaillent davantage, épargnent moins et s'endettent plus. L'argent devient un but, il indique notre valeur et notre statut. Dans les sociétés plus égalitaires, les citoyens sont plus enclins à agir pour le bien commun, les dirigeants d'entreprises accordent davantage d'importance à l'environnement.

**Pourquoi ne dites-vous pas quel est le niveau « idéal » d'égalité ?**

Il est bénéfique d'atteindre un degré d'égalité au moins équivalent à celui des pays scandinaves. Il pourrait être salubre d'être encore plus égalitaire qu'eux, mais on ne dispose pas de données qui puissent nous dire si c'est le cas.

**Quel pays pourrait servir de modèle ?**

La question n'est pas d'imiter tel ou tel pays. Devenons tous moins inégaux et plus cohésifs, mais conservons nos caractéristiques nationales.

**Quid des mesures permettant de lutter contre les inégalités ?**

On peut redistribuer les revenus via l'impôt et la sécurité sociale, et/ou réduire les différences de revenus à la source, avant impôts. Cette seconde solution est plus fondamentale. Il faut bien sûr s'attaquer à l'évasion fiscale et aux paradis fiscaux, mais il faut surtout accroître la démocratie dans la sphère économique, renforcer la représentation des employés dans les conseils d'administration et encourager la multiplication des coopératives et mutuelles. Les écarts de revenus y sont moindres et la productivité y est bonne. Un rachat d'entreprise par ses salariés peut transformer celle-ci en une réelle communauté.

**Les inégalités ne cessent de croître. Serait-ce un problème de courage politique ?**

Pour que cela change vraiment, nous avons besoin d'un mouvement social durable. Les inégalités étaient énormes dans les années 1920 puis se sont réduites de façon continue, des années 1930 à 1970. Avant de recommencer à progresser vers 1980. Cela reflète le renforcement puis l'affaiblissement des syndicats et des partis sociaux-démocrates, et, parallèlement, l'envol des plus hauts revenus et l'influence du secteur financier.

**Pensez-vous que les économistes vous écoutent ?**

Je ne sais pas s'ils nous écoutent, mais ils accordent désormais plus d'attention aux dommages économiques causés par les inégalités. Et ils commencent à admettre que les relations économiques sont aussi des relations sociales.

**Est-ce que vous apercevez des signes d'espoir ?**

Oui. Le pendule politique a changé de direction et, désormais, l'idéologie néolibérale s'affaiblit. Depuis la crise de 2008, une minorité croissante réalise que nous ne pouvons pas revenir au passé. Mais nous devons essayer de dépeindre le type de société vers laquelle nous devrions aller : une société qui respecte l'environnement, fondée sur une meilleure égalité et davantage de démocratie dans la sphère économique.

## **FONDATION NICOLAS HULOT**

**Pourquoi est-il essentiel de s'attaquer aux inégalités si l'on veut améliorer la qualité de l'environnement ?**

Le lien entre les problèmes environnementaux et les inégalités sociales est clairement lié au consumérisme, ce dernier étant le plus grand obstacle à la réduction d'émission de carbone. Démonstration : nous sommes en compétition permanente pour acquérir un statut social plus élevé, ce qui est amplifié par les inégalités. Or nous savons que plus les sociétés sont inégalitaires, plus les gens dépensent leurs revenus au lieu de l'épargner. Car l'argent démontre notre pouvoir et assoie notre position sociale. C'est pourquoi, pour tendre vers une société moins carbonée il faut s'attaquer au consumérisme, ce qui passe par une réduction des inégalités.

Désormais, nous devons esquisser les contours d'une société meilleure, qui permettrait d'accéder à une qualité de vie supérieure pour tous. Pour l'instant, s'attaquer aux problèmes environnementaux est considéré comme engendrant une baisse générale du niveau de vie. Pour caricaturer, il s'agirait simplement d'« avoir moins de tout ». Mais beaucoup d'enquêtes, sur les-

quelles nous nous sommes appuyés dans nos travaux, démontrent que les gens se sentent comme empêtrés dans le consumérisme. Le plus important pour eux n'est pas de pouvoir consommer à outrance mais bien de passer plus de temps avec les amis, la famille et leur communauté. Le problème est que les personnes interrogées s'imaginent être les seules à penser ainsi, que le reste de la société ne partage pas cette vision. Et pourtant dans nos recherches, on se rend compte que ces valeurs sont beaucoup plus partagées qu'on ne le pense. Nous sommes arrivés au bout de ce que peut apporter la croissance économique en matière de qualité de vie. Les indicateurs de bonheur, de bien-être et de satisfaction ne sont plus du tout corrélés à l'élévation du PIB dans les pays développés.

Dans les pays pauvres cela reste important, mais dans les pays dit « développés », la croissance va désormais aggraver les problèmes. Pourquoi ? Parce que le consumérisme et la compétition dont elle dépend vont encore accentuer les inégalités, et donc les dégâts sociaux et environnementaux.

**Le prix de la non-action en matière de réduction des inégalités sera bien plus élevé que les investissements nécessaires à leur réduction.**

L'inégalité coûte très cher car elle accentue tous les problèmes : les problèmes de santé, santé mentale, consommation de drogue, délinquances, incarcération, échecs scolaires, maternité précoce, obésité, mais aussi le bilan carbone ! Toutes les données que nous avons rassemblées démontrent la causalité entre l'inégalité des revenus et l'augmentation de ces phénomènes.

Il faut réduire ces inégalités de revenus, et ne pas se contenter d'une redistribution. Cela nécessite davantage de démocratie, notamment dans la sphère économique. Sans coût supplémentaire, cela améliorera la qualité des relations sociales et l'expérience au travail. Une composante majeure pour améliorer la qualité de la vie et rendre la société plus soutenable est d'instaurer plus de démocratie au sein des entreprises. Les pays Européens ont des législations sur la représentation des salariés dans les conseils d'administration, il faut les renforcer. Autre proposition : les gouvernements doivent également pouvoir proposer des prêts pour que les employés puissent eux-mêmes racheter leurs entreprises, sous la forme des coopératives.

L'impôt peut également avoir un rôle incitateur : il devrait être beaucoup plus faible envers les entreprises qui font preuve d'efforts pour introduire davantage de démocratie en interne et plus élevé pour celles dont les écarts de salaires sont importants. Voilà vers quoi nous devons tendre : changer le travail en une expérience qui renforce l'estime de soi grâce à des institutions et dispositifs plus démocratiques.

Autre combat, le temps de travail. Il faut le réduire drastiquement, pour également réduire la compétition, réduire la consommation... Depuis les lois Aubry c'est un sujet tabou en France mais, par exemple, la New Economic Foundation de Londres vient de publier un rapport qui propose de passer à la semaine de 21h ! Alors je ne me prononce pas sur ce chiffre mais si la consommation était moins importante, si notre position dans la hiérarchie sociale nous importait moins, les gens seraient ravis de travailler moins.

Je crois que la réduction des inégalités, une large réduction des inégalités, aura des effets bénéfiques énormes. Il faut se débarrasser de cette idée que l'écologie c'est la même société avec moins de tout. C'est une vision fautive. L'écologie c'est construire une autre société qui répond mieux aux besoins sociaux.

**Très bien mais l'Etat-providence est à bout de souffle, la croissance est proche de zéro et on ne parle que d'austérité et de rigueur... Alors que faire dans l'immédiat ?**

Il faut d'abord reconnaître que le débat sur l'austérité et la rigueur relève de l'imbécillité idéologique. Avant d'être épidémiologiste, je suis historien de l'économie et l'un de mes professeurs disait : « bien que les sociétés s'enrichissent, elles ne peuvent plus s'offrir ce qui étaient encore à leur portée du temps où elles étaient plus pauvres ». C'est très paradoxal. Alors que nous sommes plus riches que jamais, des villes d'un pays comme les Etats-Unis font faillites et nous pensons ne plus pouvoir nous offrir même les services publics de base. En réalité nous le pouvons plus que jamais. Ce qui nous bloque, c'est que, les revenus étant la clé du statut social, toute augmentation d'impôt devient une menace terrible. Le standard de vie est ce qui définit l'individu dans la société, personne ne veut le perdre. C'est ce qu'il faut prendre en compte pour en venir à la racine des problèmes économiques, sociaux et environnementaux.

**Pour réduire les inégalités, Thomas Piketty propose d'instaurer un impôt progressif sur le capital au niveau des blocs régionaux, comme l'Union Européenne.**

J'ai beaucoup utilisé les travaux de Piketty. À cause des exilés fiscaux bien sûr l'impôt doit être instauré à la plus grande échelle possible. Et clairement, à cause de tous

les problèmes environnementaux, c'est sur le plan international que des taxes doivent être mises en place. On n'y échappera pas. Nous ne pouvons pas rester dans la situation actuelle de compétition fiscale entre les Etats. Il faudra des structures de coopération et davantage de droit international. Alors certes il faut un impôt plus progressif, il faut lutter contre la fraude fiscale etc. mais cette approche de la réduction des inégalités a plusieurs faiblesses. A la prochaine alternance politique, ces mesures peuvent être détricotées en un mois. Alors que si vous réduisez les inégalités avant taxes et impôts en démocratisant l'économie et les entreprises, vous changez les choses bien plus en profondeur. C'est pourquoi il faut démocratiser l'économie, développer en parallèle le secteur des coopératives, des mutuelles etc.

**Le tiers-secteur, comment le développer ?**

En modulant les impôts sur les entreprises en fonction de la participation des employés. En proposant également des prêts gratuits pour le rachat des entreprises par les salariés. Donner davantage de pouvoir et de contrôle à ces derniers réduira de fait les tentatives de délocalisation.

L'une des raisons pour lesquelles ce secteur ne s'est pas développé aussi rapidement c'est que la plupart de ces entreprises ont été vendues. Et ça peut se comprendre, lorsqu'un salarié a 10 000 euros en participation par exemple, il est difficile pour lui de ne pas céder à la tentation de les revendre. C'est aussi le statut des entreprises qu'il faut changer.

**Comment vos travaux ont-ils été reçus en Grande-Bretagne ?**

La Grande-Bretagne rattrape les Etats-Unis en matière d'inégalités. La France a la passion de l'égalité mais, dans l'application, elle se situe à peu près au milieu parmi les pays développés. Le livre a reçu un bon accueil des politiques puisque David Cameron en a fait l'éloge lors de sa campagne électorale. Il a insisté sur notre diagnostic qui est que les sociétés plus égalitaires font mieux. Mais il a malheureusement échoué à rendre un peu plus progressiste le parti conservateur.

Au début, lorsque le parti conservateur a coupé dans les dépenses, il mettait en avant l'argument de justice pour les riches comme pour les pauvres. Très vite les études ont montré que ces réductions budgétaires impactaient beaucoup plus les pauvres que les riches et qu'elles n'étaient pas justes du tout. Mais le parti conservateur a tout de même montré beaucoup d'intérêt à mes travaux. C'est peut-être le début d'une prise de conscience. Les choses ont progressé depuis Thatcher. C'est une évolution dans le temps et ça prendra sûrement encore dix ou quinze ans avant de changer de paradigme.

**Quel est votre point de vue sur la situation française ?**

En France l'attention porte avant tout sur la redistribution. C'est dommage, il faut plutôt s'attacher à réduire les écarts de revenu avant l'impôt. Je m'interroge également sur des propositions plus radicales. Par exemple un des principaux problèmes auxquels faire face aujourd'hui est l'immense pouvoir, totalement antidémocratique, des multinationales. Résultat : les gouvernements réduisent l'impôt sur les sociétés de peur qu'elles partent s'installer ailleurs, mais les salaires n'augmentent pas pour autant.

On pourrait réfléchir à une loi qui oblige à donner, chaque année, 2% des dividendes de la société à une organisation salariale. Après 20 ans, les salariés deviendraient ainsi actionnaires majoritaires. Souhaitant garder leurs emplois, ils ne voteront jamais pour une délocalisation. Il est important de réfléchir à des initiatives de ce type. La sphère progressiste doit prendre l'initiative.

Quel est le meilleur échelon politique pour agir dans le sens de la réduction des inégalités, les Etats-nations, les ensembles régionaux comme l'Union Européenne, les institutions internationales ?

Nous avons besoin de coopération internationale pour traiter les problèmes environnementaux, les problèmes de la finance, etc. Mais les causes et les processus des phénomènes que nous avons étudiés sont liés aux hiérarchies au sein des nations. Ces phénomènes sont déclenchés par nos réponses à la hiérarchie des statuts sociaux.

Là où il y a beaucoup de compétition, certains sont forcément exclus, des plus grandes universités, des beaux quartiers, etc., et se sentent rabaissés.

Les problèmes de positions sociales semblent être la plus importante source de stress chronique dans nos sociétés. Je ne dis pas qu'il n'y a rien de pire que l'anxiété liée à la compétition sociale mais cette anxiété ne nous quitte jamais. Je crois que nous avons atteint un point critique car cela forme un cercle vicieux avec les écarts de revenus.

### **Alors la clé des inégalités c'est l'anxiété sociale ?**

Exactement. Le mécanisme hiérarchique, supériorité et infériorité. Quand nous avons commencé à nous intéresser aux effets du stress chronique sur la santé, les psychologues ont fait beaucoup d'expériences. Ils ont soumis des volontaires à des situations stressantes afin de mesurer leur niveau d'hormones du stress, le cortisol, dans la salive et dans le sang. Ils leur ont fait faire des problèmes mathématiques qui semblaient faciles mais ne pouvaient pas être résolus ou leur ont demandé de raconter une expérience désagréable. Une fois ces études rassemblées et analysées, ils se sont rendus compte que le facteur de stress le plus important n'était pas l'échec à résoudre ou raconter un problème mais le regard que l'on allait porter sur leur échec. Le principal facteur de stress est la peur du jugement d'autrui. Et notre sensibilité aux jugements d'autrui est exacerbée par les inégalités sociales. Tout le monde s'inquiète de son image, mais les inégalités de revenu renforcent la hiérarchie. Les inégalités affectent la stratégie sociale qu'un individu adopte car la compétition hiérarchique est l'aspect le plus sensible de son environnement.

À mesure que les recherches ont progressé en matière d'inégalités de santé nous avons découvert que le cycle des valeurs sociales était le principal facteur d'influence. Ce cycle évolue autour de trois facteurs principaux : le statut social, l'amitié et la petite enfance.

Ce que nous devons faire désormais pour améliorer la qualité de vie, n'est pas d'ordre matériel mais concerne davantage l'environnement social. Si vous analysez les performances en matière de santé, il est clair que des plafonds sont atteints dans le monde développé et qu'ils sont liés aux problèmes de l'environnement social. Les statuts sociaux jouent sur la santé des gens. Par exemple, l'amitié joue un rôle majeur sur la santé. A ce sujet, nous avons étudié le cas de 150 personnes et en avons conclu qu'en période de crise, être bien entouré et avoir des proches sur qui compter a un impact au moins aussi important sur la santé que le fait de fumer ou non. Le sentiment d'insécurité qui peut être lié à une petite enfance difficile ou au fait de se sentir dévalorisé, va décupler votre besoin d'amitié. En effet, si vous avez des amis c'est que vous êtes aimé, que votre compagnie est choisie. Par contre, si vous vous sentez exclu, que les gens vous évitent, votre estime et votre confiance en vous-même vont être atteintes.

Autre exemple, le cas de la petite enfance, une période qui peut potentiellement affecter tout le reste d'une vie. En effet, avoir eu une petite enfance difficile multiplie les risques de diabète ou de problèmes cardiaques. A contrario, la plupart des études sur le développement des nouveaux-nés démontrent que plus ces derniers ont de contacts physiques avec autrui, plus rapidement ils vont gagner du poids. Tout cela nous apprend beaucoup sur l'urgence à recréer du lien social pour construire une société en bonne santé.

### **Le sociologue danois Gosta Esping-Andersen a bien démontré l'importance de la petite enfance dans le traitement des inégalités, notamment par sa prise en charge par un service public de la petite enfance.**

Effectivement les crèches ont une grande importance et de nombreux bénéfices, surtout pour les familles pauvres. C'est différent pour l'école et le collège. Je pense que le collège est une exposition trop grande à la menace sur l'évaluation sociale. Cela explique beaucoup de problème de l'adolescence et c'est lié aux inégalités. Chez les jeunes, le niveau d'hormone de stress explose à l'entrée au collège. Je peux vous citer trois études qui démontrent que les moqueries et intimidations à l'école sont fortement corrélées aux inégalités.

Le stress chronique est encore un autre exemple. Que démontrent les études ? Nous l'avons dit plus haut, les raisons de ce mal contemporain sont principalement liées aux inquiétudes d'un individu quant à la façon dont il sera regardé et jugé. Dans ce cadre l'amitié protège la santé. Mais nos sociétés modernes poussent à la compétition hyperindividuelle, une source permanente de stress !

Il est donc nécessaire d'imaginer un autre type de société, débarrassée de l'ultracompetition et donnant plus de sens à la communauté. Il s'agit d'améliorer la vie et d'imaginer un modèle plus soutenable. En d'autres termes, il ne faut plus désormais envisager une progression de la qualité de la vie par une amélioration du niveau matériel mais bien par une amélioration de l'environnement social. Le grand changement est là, et cela aura des consé-

quences bénéfiques non seulement pour la qualité de vie des individus mais également sur l'environnement, les deux étant étroitement liés.

Les inégalités de revenus sont un fléau social, elles sont corrosives. Nous ne pouvons obtenir une cohésion sociale convenable sans réduire les inégalités. Il faut choisir les dimensions de l'environnement social que nous voulons. L'aspect clé de l'environnement social pour le bien

être humain c'est l'égalité. C'est de là qu'il faut partir pour bâtir la société soutenable. Il est temps pour les égalitaristes de sortir du placard. Le fait que l'inégalité fasse des dégâts n'est pas une intuition, nous avons plein de données scientifiques solides le démontrant. L'opinion publique commence à changer sur ce sujet. Mais c'est un processus lent et long.

## **FAKIR**

### **LA MÉTHODE**

**Fakir : Mr Wilkinson, j'ai regardé dans toutes vos pièces, là, chez vous, au rez-de-chaussée, mais je n'ai pas vu de laboratoire. Où est votre labo ?**

Richard Wilkinson : Je n'ai pas de laboratoire !

**Fakir, déçu : Ah bon, je pensais qu'un épidémiologiste, c'était un peu comme Pasteur, ça cherchait des bactéries avec un microscope...**

R.W., souriant : Pour un épidémiologiste, le laboratoire, ce sont les données, les données sur la population, sur la santé, des statistiques. Aussi, je passe mon temps devant un écran d'ordinateur à regarder des tableaux sur les taux de mortalité, à lire différentes études. Certaines suivent les personnes sur des décennies, depuis l'enfance, des études sans fin, sur des données économiques et sociales, souvent complétées par des données biologiques, sur le cholestérol, la pression sanguine, les hormones, etc.

Notre livre, avec Kate, rassemble en fait des recherches menées partout à travers le monde : deux cents articles sont parus dans les revues académiques observant les liens entre les inégalités de revenus et la santé de la population. Cinquante autres ont été publiées sur la violence et les inégalités de revenus. Et l'on recourt, au total, à quatre cents références. Par exemple, un papier publié dans le British Medical Journal combine des données individuelles provenant de soixante millions de personnes, contrôlant les revenus année après année, évaluant d'autres facteurs, avec des analyses mathématiques sophistiquées, extrêmement complexes.

Notre apport, c'est que nous rassemblons les pièces d'un puzzle, que nous racontons une histoire, plus accessible pour le grand public. Mais derrière nos pages, il y a des milliers d'heures, mêmes des centaines d'années de recherches, accumulées par des dizaines d'auteurs.

### **LA FIN D'UNE ÉPOQUE**

**Fakir : Je voudrais qu'on démarre par un graphique qui, me semble-t-il, fonde toutes vos interrogations. Celui-ci. [Figure 1.1, p 37] Que nous dit-il ?**

Richard Wilkinson : Que, dans les pays pauvres, comme on le voit, l'espérance de vie augmente rapidement pendant les premières étapes du développement économique : la richesse produit alors, globalement, du bien-être. Mais au fur et à mesure que les niveaux de vie augmentent, le lien entre croissance économique et espérance de vie s'atténue. Il finit par disparaître entièrement et la courbe ascendante devient horizontale. Autrement dit, dans les pays riches, augmenter la richesse ne se traduit par aucun gain supplémentaire en matière d'espérance de vie.

Je vous propose ainsi de faire un zoom sur la vingtaine de pays les plus riches. [Figure 1.2, p 44] Qu'observez-vous ?

**Fakir : ...**

R.W. : Eh bien justement, vous n'observez rien ! Les pays sont distribués de façon aléatoire, il n'y a aucune cohérence. Ainsi, les Etats-Unis, qui sont les plus riches, ont une espérance de vie inférieure à la Grèce, à l'Espagne, à la Nouvelle-Zélande, à des pays où le revenu par habitant est presque deux fois moindre. Ça n'est pas davantage lié aux dépenses de santé : les Américains dépensent trois fois plus, quasiment, que les Japonais, les Israéliens ou les Finlandais pour vivre moins longtemps [fig 6.2 p 134]. Et on obtient les mêmes résultats, les mêmes courbes, la même incohérence, si à la place de

l'espérance de vie on prend les problèmes sanitaires et sociaux [Figure 2.3, p 53], ou le taux déclaré de bonheur.

**Fakir : Ca signifie que la croissance ne nous rend pas mieux portant, plus heureux ? Alors que les gouvernements, en France mais en Angleterre aussi j'imagine, passent leur temps à poursuivre cette croissance...**

R.W. : Tout-à-fait. C'est la fin d'une époque. Jusqu'ici, pour améliorer notre condition, il y avait une réponse qui marchait : produire plus de richesses. Nous avons passé un certain seuil, et ce lien est désormais rompu. C'était un schéma prévisible : si notre estomac crie famine, manger du pain est le soulagement ultime. Mais une fois notre estomac rassasié, disposer de nombreux autres pains ne nous aide pas particulièrement...

Nous sommes la première génération à devoir répondre de façon plus novatrice à cette question : comment apporter de nouvelles améliorations à la qualité réelle de la vie humaine ? Vers quoi nous tourner si ce n'est plus la croissance économique ?

## LE MAL-ÊTRE DES INÉGALITÉS

**Fakir : Vous avez alors choisi une donnée cachée...**

R.W. : Après des années d'errance (voir l'encadré « un long chemin », j'ai en effet classé les pays selon leur degré d'inégalité [fig 2.1, p 48] et j'ai ensuite, dans des graphiques, mis en relation les inégalités avec les problèmes sanitaires et sociaux (le taux d'homicides, les grossesses précoces...) [Fig 2.2, p 52]. Il existait, pour le coup, une réelle relation, on retrouvait une étonnante cohérence : plus les pays sont inégalitaires, plus ces difficultés apparaissent.

Qu'on fasse de même avec l'indice Unicef : dans les pays riches, le bien-être des enfants n'est pas lié aux revenus, la distribution paraît hasardeuse. [fig 2.7 p 57] Mais qu'on mette l'inégalité en abscisse, et une logique apparaît. [fig 2.6, p 56] Idem avec l'espérance de vie [fig 6.3, p 136], la mortalité infantile [fig 6.4, p 136], ou encore les maladies mentales [Fig 5.1, p 117], l'obésité [fig 7.2, p 149], les résultats scolaires [fig 8.1, p 168], le taux de maternité précoce [fig 9.2, p 189], les homicides [fig 10.2, p 206], le taux d'incarcération [fig 11.1, p 222].

Au final, dans les sociétés plus inégalitaires, les gens ont cinq fois plus de risques d'être emprisonnés, six fois plus de risques d'être cliniquement obèses, et le ratio des homicides est encore plus élevé. Pareils résultats, qui coïncident, ne peuvent plus tenir du hasard. Si l'on veut combattre tous ces maux, si l'on veut franchir un nouveau cap dans le développement humain, ces données nous indiquent la voie : celle de l'égalité. Qui est bonne pour la santé !

## LA MONTÉE DU NARCISSISME

**Fakir : Vos graphiques font sans doute ressortir un lien statistique. Mais on a du mal à percevoir un lien causal entre, par exemple, les inégalités et l'espérance de vie...**

R.W. : Ce lien est complexe, mais bien réel. L'inégalité fait dysfonctionner tout le corps social, et les corps tout court.

Partons d'un autre angle : la montée de l'anxiété. On peut en avoir une connaissance intuitive, avec la consommation d'anxiolytiques, devenue une pratique courante, ou avec ce sentiment de « stress » souvent évoqué. La chercheuse Jean Twenge, psychologue à l'université de San Diego, a rassemblé 269 études qui nous le confirment : nous sommes bien plus anxieux que par le passé. En 1993, l'étudiant américain moyen était plus anxieux que 85 % de ses semblables en 1952. Plus ahurissant encore, vers la fin des années 80, l'enfant américain moyen était plus anxieux que ceux qui faisaient l'objet d'un suivi psychiatrique dans les années 50 ! [Figures 3.1, p 72] Et dans le même temps, toutes les recherches le prouvent, les taux de dépression dans les pays développés s'élevaient, jusqu'à parfois doubler en une quinzaine d'années.

**Fakir : Et pour vous, cette montée de l'anxiété, de la dépression, est déclenchée par la hausse des inégalités ?**

R.W. : « Déclencher », non. C'est une hypothèse qu'on doit écarter : la montée de l'anxiété, de la dépression, précède le retour des inégalités. Mais on peut affirmer, en revanche, que ces tendances ont été aggravées par l'augmentation des inégalités.

**Fakir : Comment ?**

R.W. : La santé mentale s'est dégradée, et pour comprendre pourquoi, il faut ajouter un autre élément, bizarre, contradictoire au premier abord : « l'estime

de soi » a massivement grimpé. Dans les années 50, par exemple, seulement 12% des adolescents étaient d'accord avec la phrase « je suis une personne importante », cette proportion est passée à 80% vers la fin des années 80. Voilà qui ne cadre pas, en apparence, avec la montée de l'anxiété et la multiplication des dépressions.

De nombreux chercheurs ont travaillé sur ce paradoxe, et ils en sont venus à distinguer deux « estime de soi ». D'abord, celle, bien réelle, associée au bonheur, à la confiance, à la capacité d'accepter la critique, de se faire des amis, etc. Mais les études ont mis en évidence, à plusieurs reprises, un autre groupe dont l'estime de soi était, à première vue, élevée : ces personnes tendaient à être violentes, racistes, indifférentes aux autres, éprouvaient des difficultés à nouer des relations personnelles. Ils ont baptisé cette estime de soi « défensive » : l'auto-valorisation sert de carapace, implique le déni de ses points faibles, comme une tentative intérieure de se mettre en avant, de maintenir une image positive de soi-même face à des menaces pesant sur sa propre estime. Cette attitude est donc fragile. Elle rappelle ceux qui sifflent dans le noir pour se rassurer. C'est une estime de soi à la foi forte et précaire, où l'on se préoccupe excessivement de soi, de sa réussite, de son image, de son apparence aux yeux des autres...

Il est désormais largement admis, chez les scientifiques, qu'on a assisté à la montée de ce narcissisme, insécurisé, en particulier chez les jeunes, plutôt qu'à une estime de soi authentique.

## LA MENACE D'ÉVALUATION SOCIALE

**Fakir : Pourquoi pas. Mais on ne voit toujours aucun lien avec les inégalités...**

R.W. : Quelle est la principale cause de stress dans notre société ? Ce n'est plus d'être dévoré par un lion, pas davantage de mourir de faim, et fort rarement d'être battu par un concitoyen, non : c'est d'être évalué socialement.

Des chercheurs ont concentré leur attention sur une hormone, le cortisol, qui joue un rôle central dans le stress. Elle est libérée par le cerveau et sert à nous préparer physiologiquement contre des menaces et des urgences potentielles. Des volontaires ont été exposés à des bruits intenses, invités à écrire sur des expériences déplaisantes, filmés ou non pendant qu'ils accomplissaient ces tâches, etc. Et durant ce stress expérimental, on mesurait le taux de cortisol dans la salive. Eh bien, les 208 rapports parvenaient à la même conclusion – je cite Sally Dickerson et Margaret Kemeny, chercheuses à l'université de Californie : « les tâches qui incluent une menace d'évaluation sociale (comme des menaces sur l'estime de soi ou sur le statut social) pouvant impliquer le jugement négatif d'une performance par autrui provoquent des modifications plus importantes et plus avérées du taux de cortisol que des facteurs de stress qui ne génèrent pas ces menaces ». Ainsi, « les êtres humains sont animés du souci de préserver leur moi social et sont vigilants face aux menaces qui peuvent y porter atteinte. »

Le stress le plus puissant, et le plus chronique – dont on verra, plus loin, les conséquences pour la santé – c'est donc l'inquiétude face au jugement d'autrui.

**Fakir : Mais pourquoi cette « menace d'évaluation sociale » se serait renforcée ?**

R.W. : Le retournement a commencé il y a une cinquantaine d'années, donc avant – je le rappelle – la montée des inégalités. L'éclatement des communautés est une explication plausible. Auparavant, on grandissait dans son village, ou dans son quartier, au contact de personnes qu'on allait fréquenter toute sa vie. On vieillissait entouré de sa famille, de ses frères, qui habitaient bien souvent à proximité. Et avec ces proches, que l'on connaissait par cœur, et qui nous connaissaient par cœur, il n'existait aucune menace permanente d'évaluation sociale. La mobilité géographique, grâce à la voiture, à l'avion, pour les études ou un emploi, a bouleversé cette réalité. Un flux constant d'inconnus a remplacé les visages familiers. Notre identité, notre valeur sociale, peuvent être continuellement remises en cause. Dès lors, nous sommes devenus extrêmement conscients de nous-mêmes, obsédés par ce que nous donnons à voir aux autres, inquiets de passer pour peu séduisants, ennuyeux ou stupides, et constamment occupés à gérer les impressions que nous laissons. Comment ces inconnus nous jugent-ils ? Avons-nous fait bonne figure ? Cette vulnérabilité fait partie intégrante de la condition psychologique moderne.

## ENVAHI PAR LA HONTE

**Fakir : Mais où voyez-vous un lien avec les inégalités ?**

R.W. : Les inégalités accroissent, de façon évidente, ce stress de l'évaluation. Quand, dans un pays, les niveaux de revenus et les modes de vie sont proches, on redoute moins d'être classé, c'est-à-dire exclu, en un regard. La société se divise moins en « eux » et en « nous », avec la crainte d'être rejeté. Lisez donc ce témoignage, d'un ouvrier de Rotherham, dans les Midlands britanniques, croisant une femme de la classe moyenne. Sans même qu'un propos soit échangé, il est envahi par la honte, par un sentiment d'infériorité, et il bascule ensuite dans l'hostilité.

L'autre jour je suis allé au bureau d'aide sociale. Il y avait des sièges et l'un d'entre eux était vide à côté de cette femelle étriquée, vous savez, du genre mince, belle, classe moyenne, et je ne voulais

pas m'asseoir à côté d'elle, je sentais que ce n'était pas bien. Alors je me suis rendu compte de tout, de mon poids, de mon surpoids, j'ai commencé à suer, je suis devenu maladroit, j'ai commencé à traîner des pieds. Je me disais « non, je ne vais pas m'asseoir là, je ne veux pas la chasser, je ne veux pas qu'elle ait l'impression d'être chassée, on n'a pas envie de les déranger,

on sait qu'on les insupporte. Cette façon qu'ils ont de vous regarder avec l'air dégoûté, ils vous regardent comme si vous envahissiez leur espace, comme ça, droit dans les yeux, vous sentez que vous n'êtes pas à votre place, ça vous ôte l'envie de sortir. Je vais vous dire ce que c'est, c'est une forme de violence, c'est comme une barrière qui dirait « écoute bien, minable, ne pense même pas à venir près de moi [haussement de la voix avec accents de douleur et de colère] ! Qu'est-ce que tu fous dans mon espace. Nous, on paye pour ne pas voir les moins que rien dans ton genre. » Et ça vous stresse, ça vous épuise. C'est partout, tout le temps. Je veux dire, je l'ai repérée [regard vers elle] et elle m'a repéré, vous voyez. Et j'ai pensé « putain, je vais même pas m'asseoir là ». Je vais l'embarrasser et ça va m'embarrasser, vous voyez [haussement de la voix avec accents de douleur et de colère], juste d'être assis là, vous comprenez ce que je veux dire ? On se comprend sans se parler. Vous savez ce qu'ils sentent et vous le sentez aussi, comme je vous l'dis. Qu'ils aillent se faire foutre,

ils n'ont rien, c'est cet air qu'ils ont, ils ont le bon corps, les bons vêtements et tout, la confiance, l'attitude, vous voyez ce que je veux dire. Nous [tristesse, la voix baisse] on n'a rien, on ne peut pas l'avoir. On arrive avec un air de chien battu, on traîne les pieds en marchant. On a juste envie de se cacher.

Nous ne sommes pas tous égaux devant la menace d'évaluation : un haut statut social en préserve largement. Certes, on peut appartenir aux classes supérieures et se sentir rejeté, mais en général, plus vous êtes juché sur un échelon social élevé, plus le doute de soi est faible. Les symboles extérieurs de la réussite – revenus, voiture, logement, vêtements, vacances – exercent tous une influence sur l'image que l'on donne de soi, et que l'on a de soi. Il est alors plus facile de ressentir de la fierté, de la dignité, de la confiance en nous. A l'inverse, un faible statut social produit de la honte, toute une gamme d'émotions consistant à se sentir bête, stupide, ridicule, inadapté, déficient, incompetent, maladroit, exposé, insécurisé.

Quand vous êtes inquiet sur votre statut, il y a alors deux réactions opposées. Un sentiment d'infériorité, une anxiété sociale, de la dépression, vous pouvez aller en dessous. Ou vous pouvez avoir l'inverse, une autopromotion permanente. Vous pouvez dire « Je suis passé par telle excellente université, j'ai obtenu les meilleurs résultats, j'ai fait ça quand j'étais très jeune... », il y a plein de moyens d'introduire ça dans la conversation.

La modestie est une victime des inégalités.

## LES EFFETS DU STRESS CHRONIQUE

**Fakir : Mais je reviens à ma question initiale : on perçoit toujours mal le lien causal entre inégalités et espérance de vie...**

R.W. : La menace d'évaluation sociale produit, chez l'être humain, un stress chronique, particulièrement accru dans les sociétés inégalitaires.

### Quels sont les effets de ce stress ?

Le « stress aigu » est positif, tant pour les hommes que pour les animaux : la pression sanguine augmente, le rythme cardiaque avec, la conductivité de la peau, les muscles reçoivent plus d'oxygène, les réserves d'énergie sont mobilisées, le cerveau devient plus vif, perçoit moins la douleur. Mais pendant qu'on prépare cette réaction, d'autres activités sont diminuées, voire supprimées : la réparation des tissus, la digestion, la croissance, ou encore la reproduction. Toutes ces fonctions sont gelées, pour échapper à un danger immédiat.

Que ce stress se prolonge, qu'il devienne « chronique », qu'il dure des semaines, des mois, des années, et l'on devine combien le corps, et l'esprit,

voit dysfonctionner : pour le cerveau, ce sont des troubles de la mémoire, un sommeil perturbé, des risques accrus de dépression. Au niveau du thymus, une détérioration de la réponse immunitaire. Pour le système circulatoire, une hypertension artérielle, des maladies cardiovasculaires. Pour les organes reproducteurs, des risques élevés d'infertilité, de fausses couches, etc. Bref, vous devenez vulnérable.

Voilà pour les effets biologiques directs. Mais il existe des effets indirects : on cherche l'apaisement par le tabac, par l'alcool, par la nourriture de réconfort.

## LA CONFIANCE BRISÉE

R.W. : Mais je le signalais tout à l'heure : ce corps qui dysfonctionne apparaît presque comme une métaphore. C'est tout le corps social qui est détraqué, tout le tissu social qui peine à se réparer. Et c'est sans doute le plus dommageable, même pour la santé.

Je voudrais partir de cette découverte étonnante : l'amitié nous maintient en forme. Cent cinquante études différentes l'ont démontré : avoir des amis, pour l'espérance de vie, c'est au moins aussi important que de fumer ou non.

Par exemple, on a mis des gouttes dans le nez, à des volontaires, avec dans le virus du rhume. Les gens qui ont peu d'amis ont quatre fois plus de chances de l'attraper, à âge égal, sexe équivalent, etc. Ou encore, on fait des petites blessures, sur le dos de la main, à des volontaires, et on mesure à quelle vitesse vous guérissez : si vous avez des mauvaises relations avec votre compagne, ou votre compagnon, vous allez guérir plus lentement. Pourquoi ? Parce que les amis, ou votre compagne, vous offrent un sentiment de confort. Ils vous connaissent, ils vous apprécient, ils vous acceptent comme vous êtes, vous n'allez pas être jugés par eux. Bref, allégés de cette menace d'évaluation sociale, sans inquiétude sur votre perte de statut, vous disposez de davantage d'énergie pour vos défenses immunitaires.

Or, c'est toute la vie communautaire qui est affectée par les inégalités, qui en est malade. Là encore, les études convergent : dans les pays inégalitaires, la confiance dans les autres disparaît. Le politologue Eric Uslaner, de l'Université du Maryland, a ainsi mesuré le niveau de confiance, le « pourcentage de personnes à qui l'on peut se fier », aux Etats-Unis, entre 1960 et 1998, donc sur une période où les inégalités ont crû rapidement. [Fig 4.3, p 102] On peut aussi citer « L'Enquête sur les valeurs », qui permet une comparaison au niveau international. [Fig 4.1, p 98] Plus les inégalités sont fortes, plus la défiance l'emporte, l'engagement dans la communauté décline, tout comme la réciprocité, l'envie d'aider les autres. On doit d'abord prendre soin de soi-même, se débrouiller pour arracher sa part du gâteau.

**Fakir : Et par exemple, l'auto-stop se raréfie.**

R.W. : C'est une conséquence, parmi des milliers, et chacun peut voir la trace de ces transformations dans sa vie. La méfiance s'installe, la bienveillance entre les semblables s'éclipse...

**Fakir : Peut-être parce que, « semblables », nous ne le sommes plus tant que ça...**

R.W. : Absolument. Des fossés se creusent, au-dessus de nous, en dessous de nous, avec des écarts de statut, quant aux revenus, quant aux études, quant à l'emploi. Or, c'est une loi générale : nous avons tendance à choisir nos amis parmi nos « quasi-égaux », et à ne pas montrer trop d'intérêt pour ceux qui sont plus riches ou plus pauvres...

**Fakir : « Qui se ressemble, s'assemble », dit un dicton français.**

R.W. : Voilà. Mais les inégalités, qui accentuent les différences, fabriquent des « dissemblables », diminuent notre capacité d'empathie.

Puisque vous êtes français, c'est une inspiration, tout ça, qui est présente depuis votre Révolution : « Liberté, égalité, fraternité », la formule en dit long, la fraternité n'est possible qu'avec l'égalité pour clé de voûte. Et les premiers socialistes l'avaient bien deviné : l'inégalité matérielle entrave l'harmonie humaine, une camaraderie plus universelle. Leur intuition était la bonne. Les données que nous rassemblons ne font que le confirmer : l'inégalité engendre la division.

## EMPATHIE POUR LES ÉGAUX

**Fakir : Ça rappelle la « common decency » de Orwell...**

R.W. : Je n'ai pas tellement lu Orwell à ce sujet, mais j'aime citer cet autre Français, Alexis de Tocqueville. Dans De la démocratie en Amérique, il observait ceci : « Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux États-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. Je découvris sans peine l'influence prodigieuse qu'exerce

ce premier fait sur la marche de la société ; il donne à l'esprit public une certaine direction, un certain tour aux lois ; aux gouvernants des maximes nouvelles, et des habitudes particulières aux gouvernés. »

Partout, il était impressionné par cette « égalité des conditions », « la fusion des classes sociales et l'abolition des privilèges », la façon dont la société ne formait qu'« une seule masse » (du moins pour les Blancs). Voici ce qu'il écrivait encore : « Les Américains de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les esprits s'unissent sans cesse », « des personnes qui ne se connaissent pas se retrouvent sans difficultés dans les mêmes lieux et ne ressentent ni danger ni avantage à tenir librement propos de ce qu'elles pensent », leurs manières étant « naturelles, ouvertes et libres ».

Et il décrivait comment les Américains se venaient mutuellement en aide en cas de besoin :

« Survient-il quelque accident imprévu sur la voie publique, on accourt de toutes parts autour de celui qui en est victime ; quelque grand malheur inopiné frappe-t-il une famille, les bourses de mille inconnus s'ouvrent sans peine ; des dons modiques, mais fort nombreux, viennent au secours de sa misère. »

Il était persuadé que l'égalité des conditions avait contribué à développer et à maintenir la confiance entre les Américains. Opposé à l'esclavage, il a aussi laissé des textes sur l'exclusion des Afro-Américains et des Indiens d'Amérique, qui étaient privés de la liberté et de l'égalité dont jouissaient les autres Américains. Pour lui, l'esclavage ne pouvait se maintenir que parce que les Afro-Américains étaient considérés comme « différents », à telle enseigne que « l'Européen est aux hommes des autres races ce que l'homme lui-même est aux animaux ». Nous ne pouvons ressentir de l'empathie qu'à l'égard de ceux que nous voyons comme des « égaux », « mais il n'en est pas de même des différentes classes vis-à-vis les unes des autres ». Pour Tocqueville, les préjugés étaient une « inégalité imaginaire » qui procédait de « l'inégalité réelle produite par la richesse et le droit ».

**Fakir : Le même Tocqueville qui, en 1848, sans empathie aucune, a applaudi aux Journées de juin qui écrasaient les ouvriers. Mais c'est une autre histoire...**

## UN LONG CHEMIN VERS L'ÉVIDENCE

R.W. : Ce raisonnement, que je vous livre ici, qui tient en quelques paragraphes, m'a pris trente ans, trente-cinq ans, et maintenant que je regarde derrière moi, je ne comprends pas pourquoi j'ai mis tant de temps à faire ces connections. Ça me paraît évident.

**Fakir : Quel était votre point de départ ?**

R.W. : A la fin des années 70, on s'intéressait aux différences dans les taux de mortalité entre classes, avec des espérances de vie qui variaient de cinq à dix ans. Nous avions des données classées par occupation : travailleur manuel, bâtiment, cadres, etc. Et on s'efforçait de découvrir quel facteur matériel produisait ça : est-ce que c'était le mal logement ? Est-ce que c'était la pollution ? Est-ce que c'étaient les produits chimiques ? Est-ce que c'était leur régime alimentaire ? Nous observions les facteurs matériels, chacun menant à une cause mortelle.

Beaucoup beaucoup plus tard, nous avons commencé à entrevoir l'importance de la hiérarchie elle-même, et pas seulement des facteurs matériels. Nous sommes devenus conscients, je dis bien « nous », pas « moi » tout seul, les universitaires, les épidémiologistes, de l'importance du statut social en soi pour la santé. Ce sont des recherches sur les hormones chez les babouins, chez les macaques, qui nous ont d'abord alertés. Ce qu'on lisait sur ces singes était très proche de ce qu'on observait sur les humains.

Deux études ont particulièrement changé la donne, deux grosses études, consacrées aux fonctionnaires à Londres, l'une portant sur 10 000 fonctionnaires suivis à travers des décennies, l'autre sur 17 000 fonctionnaires. Les chercheurs avaient trouvé une hormone, plus répandue en bas de l'échelle, un coagulant sanguin, le fibrinogène. Évidemment, si vous êtes attaqués, si vous êtes blessés, vous voulez que votre sang coagule plus vite et cette hormone est la bienvenue. Mais là, de trouver cette hormone en plus grande quantité chez les fonctionnaires modestes, tout se passait comme pour le sang des singes dominés : dans la jungle, eux risquaient de recevoir des coups, subissaient des morsures de la part des singes dominants, qui s'avéraient bien plus dangereux au quotidien que les lions, une source permanente de péril, et il fallait donc que leur sang soit prêt à coaguler. Mais voilà que les fonctionnaires de base, dans leurs bureaux, produisaient en quantité

la même hormone, comme s'ils allaient affronter des morsures ou des coups de leurs supérieurs !

Peu à peu, donc, recoupant les données, nous – toute la communauté scientifique – nous sommes devenus conscients que le statut social en lui-même était important, que les facteurs psychosociaux étaient les plus pertinents pour expliquer les différences de santé du haut en bas dans la hiérarchie, bien plus puissants que les facteurs matériels.

Au début, quand vous demandiez aux immunologistes : « Est-ce que le stress a une importance sur le système immunitaire ? », ils vous auraient dit « Eh bien, peut-être un petit effet, mais pas assez pour s'en soucier. » Aujourd'hui, la science a considérablement progressé, et les mêmes immunologistes mesurent les effets biologiques et sanitaires du stress.

Je me souviens quand, pour la première fois, dans un séminaire, j'ai évoqué l'« anxiété sociale », c'est-à-dire la manière dont vous êtes jugés et regardés, comme une possible source de stress, je me sentais moi-même mal à l'aise, anxieux socialement, me demandant comment je serais jugé et regardé. Mais de plus en plus, les pièces du puzzle se sont rassemblées, oui, c'est comme faire un puzzle sans avoir l'image finale. Des gens essaient dans un sens, d'autres autrement, et là vous dites : « Regardez, ça marche vraiment si vous mettez les pièces dans ce sens », soudainement l'image finale apparaît. C'a été ce genre d'expérience, une espèce d'évidence qui surgit, après toute une carrière. Et vraiment, maintenant que le chemin est parcouru, je me demande comment j'ai pu ne pas le voir plus tôt.

D'ailleurs, quand on parle à des groupes, parmi les pauvres, ils disent : « Mais est-ce que ça n'est pas évident ? Est-ce qu'on ne savait pas ça avant ? » Les gens ont su, depuis longtemps, intuitivement, que l'égalité compte dans le bien-être, désormais nous le vérifions dans les données.

## L'IMMOBILITÉ SOCIALE

**Fakir : Le risque, on nous dit, dans des sociétés égalitaires, c'est qu'on se retrouve dans des pays figées, qui ne créent plus...**

R.W. : J'ai entendu ça également, dans des débats, « les gens ne vont plus créer s'ils ne peuvent pas faire fortune », et avec ma compagne, on s'est demandé : « Comment y répondre ? Comment le vérifier ? » On a donc recherché des statistiques sur les brevets, sur le nombre de brevets déposés dans chaque pays, rapportés à la population. Et on a obtenu le graphique suivant : [Fig 15.3, p 329]

Il y a plus de brevets déposés dans les sociétés égalitaires.

Cette analyse n'est ici qu'ébauchée, elle demanderait à être poussée, vérifiée, mais elle rejoint le sens commun. Les créateurs qui font avancer leur domaine, dans presque toutes les professions, les scientifiques, les Prix Nobel, Einstein, les grands artistes et les compositeurs, le font-ils pour l'argent ? Non, ils sont profondément passionnés, ces personnes sont fascinées par leur travail. La créativité et l'innovation ne sont pas motivées par l'argent. C'est une vue fautive, un contresens produit par l'époque. Les données le prouvent.

Et de même, puisque vous parliez de « pays figés » : où la mobilité sociale est-elle la plus forte ? Où l'inégalité des chances est-elle la plus réelle ? Dans les sociétés égalitaires ou inégalitaires ? Jo Blanden et ses collègues de la London School of Economics ont publié des études très complètes sur huit pays, je dirais « seulement huit pays », aussi nos résultats sont-ils à prendre avec précaution. Ils indiquent néanmoins une direction. [Fig 12.1, p 237] Cette orientation est confirmée par des enquêtes aux États-Unis, qui démontrent très clairement, elles, que la mobilité a diminué pendant que les inégalités augmentaient. [Fig 12.2, p 239]

Quelque part, il existe une logique à cette immobilité sociale : quand les écarts entre les classes, voire entre les castes, s'élargissent, les obstacles deviennent d'autant plus difficiles à franchir.

## UNE TRADUCTION POLITIQUE

**Fakir : Je voudrais venir, après ces analyses, aux recommandations politiques que vous faites. Vous dites notamment : « Nos dirigeants s'attaquent aux conséquences, jamais aux causes, ou plutôt à la cause. »**

R.W. : Oui, les responsables politiques traitent séparément les problèmes sanitaires et les problèmes sociaux, alors que tous procèdent largement de l'inégalité. À leurs yeux, chacun de ces problèmes nécessite des services et des remèdes distincts. Nous payons des médecins et des infirmières pour faire face aux problèmes de santé, des policiers et des prisons pour lutter contre la criminalité, des professeurs et des psychologues scolaires pour

remédier aux problèmes d'éducation ainsi que des travailleurs sociaux, des unités de réinsertion des toxicomanes et des experts en promotion de la santé, chargés de s'occuper d'une longue série d'autres problèmes. Tous ces services sont onéreux et, au mieux, partiellement efficaces. Par exemple, les écarts dans la qualité des soins médicaux ont moins d'effet sur l'espérance de vie que les différences sociales. Et même quand ces divers services parviennent à arrêter un récidiviste, à soigner un cancer, à guérir un toxicomane ou à surmonter un échec scolaire, nous savons que nos sociétés recréent sans fin ces problèmes. Parallèlement, tous ces problèmes sont plus fréquents dans les couches les plus défavorisées de nos sociétés, et ils surviennent beaucoup plus fréquemment dans les sociétés plus inégalitaires.

Ces conclusions sont désormais admises dans la communauté scientifique. Le *British Medical Journal* titrait d'ailleurs un éditorial « The big idea », « La grande idée », et les rédacteurs notaient : « L'idée maîtresse est la suivante. Ce qui détermine la mortalité et la santé dans une société tient moins à la richesse globale de la société en question qu'à la répartition égalitaire de la richesse.

Mieux la richesse est répartie, meilleure est la santé de cette société ».

C'est une idée simple, qui doit maintenant trouver une traduction politique.

### **Fakir : Mais comment réduire les inégalités ?**

R.W. : Le biais le plus simple, c'est l'impôt, la redistribution. Mais ce moyen a un inconvénient : ce qu'un gouvernement fait, le suivant peut le défaire. Il y a surtout, aujourd'hui, un manque de contraintes démocratiques sur les riches, il faut construire ces contraintes.

La prochaine grande étape, par exemple, me semble-t-il, dans l'émancipation humaine, c'est d'apporter la démocratie sur le lieu de travail, que les salariés soient représentés au conseil d'administration. Ils accepteront sans doute que leur patron gagne deux à trois fois plus qu'eux, voire dix à vingt fois, comme dans le service public britannique, mais pas trois cents fois, comme aujourd'hui dans les multinationales.

### **Fakir : J'aimerais rêver avec vous, que les entreprises seront aux mains des salariés, que les actionnaires acceptent ça...**

R.W. : L'important, c'est que l'opinion publique change. Prenez le racisme, combien notre attitude à l'égard du racisme a évolué. Ce n'est plus acceptable comme ça l'était auparavant. Mais prenez également les homosexuels, ou les femmes, notre attitude à leur égard s'est transformée, en quoi ? en vingt ans. Il y a des changements majeurs.

Et ce qu'on voit maintenant, c'est un changement majeur vis-à-vis de l'inégalité. L'attention politique, médiatique, en particulier aux États-Unis, les gens estimant l'échelle des salaires bien trop large. Maintenant, après la crise, même des économistes !, même eux, parlent du coût économique des inégalités. Moi, je parle du coût social, du coût psychologique. Mais eux évaluent le coût économique : les krachs, en 1999 et en 2008, correspondent à deux sommets d'inégalités, à deux sommets d'endettement. Donc, si vous voulez une croissance durable – et personnellement je ne la veux pas, je montre au contraire qu'elle est socialement inutile, et écologiquement nuisible – mais si vous voulez une croissance durable, il faut réduire ces inégalités.

Notre regard sur les riches doit changer, il faut en finir avec l'admiration, ou la déférence. On devrait les considérer comme des égoïstes, des antisociaux, les mépriser, et qu'ils le sachent. C'était le cas dans la préhistoire. Christopher Boehm, un expert des sociétés de cueillette et de chasse, a rassemblé des données sur deux cents sociétés différentes. La plupart étaient extraordinairement égales, basées sur le partage de la nourriture, l'échange de dons. D'après lui, ils maintenaient l'égalité en ridiculisant ceux qui se voulaient supérieurs, ou ils les exilaient, et dans certains cas, ils étaient même tués. Il montre comment ce qu'il appelle des « stratégies contre les dominants » fonctionnaient. Dans une certaine mesure, les démocraties modernes sont une « stratégie contre les dominants », mais c'est une contrainte inefficace. Il faut la rendre plus efficace.

## UNE ASPIRATION MASSIVE

**Fakir : Votre livre porte aussi, je trouve, un message pour les militants de gauche. On a longtemps eu l'égalité honteuse, toujours soupçonné d'« égalitarisme », de vouloir niveler par le bas. Avec tous vos graphiques, vous nous dites : « Placez l'égalité au cœur de votre programme, vous avez raison, ne lâchez pas ça. »**

R.W. : Oui, c'est amusant ce que vous dites sur la « honte ». Il y a une telle fierté, depuis quelques décennies, de la compétition, de la concurrence, car la montée des inégalités s'est accompagnée d'une idéologie qui va avec,

qu'on en oublie ça : l'aspiration à l'égalité est massive. C'est quotidiennement occulté mais, au fond, les gens détestent les inégalités.

Un rapport paru en 2011 confirme cette aversion, de façon empirique. Des chercheurs des universités de Duke et de Harvard ont montré trois diagrammes à un échantillon de 5500 Américains. Ils proposaient trois répartitions différentes des richesses : dans le premier graphique, chaque cinquième de la population possédait la même part ; le deuxième montrait la répartition des richesses aux États-Unis – sans que cela soit mentionné – ; le troisième s'inspirait de la répartition des revenus en Suède – toujours sans explications. Pas moins de 92 % des répondants ont exprimé une préférence pour une répartition à la suédoise. Ce pourcentage ne variait qu'entre 89 et 93 % selon la richesse des répondants et leur appartenance politique. Les sondeurs leur ont aussi demandé quelle était, selon eux, la répartition des richesses aux États-Unis. En moyenne, les répondants ont estimé que les 20 % les plus riches possédaient 59 % des richesses, alors qu'ils en contrôlent en réalité 84 %. Enfin, à la question de savoir quelle était, à leurs avis, la répartition idéale, ils ont répondu qu'ils préféreraient une société dans laquelle les 20 % les plus riches possédaient 32 % de la richesse totale.

## LA BONNE NOUVELLE

**Fakir : Pour conclure, malgré toutes les statistiques déprimantes sur les inégalités en hausse, et les maladies avec, et le taux d'obésité, et les homicides, etc., j'ai trouvé votre ouvrage optimiste. Il m'a nourri d'espoir parce que, au fond, en ces temps de résignation, il nous dit : une société meilleure est à portée de main.**

R.W. : Les données prouvent, vraiment, que l'humanité peut franchir un nouveau stade dans son développement. Si les États-Unis réduisaient leur inégalité de revenus à un niveau avoisinant celui des quatre pays riches les plus égalitaires (Japon, Norvège, Suède et Finlande), la proportion de la population disposée à se faire mutuellement confiance pourrait augmenter de 75 % (les améliorations de la qualité de la vie collective seraient à l'avenant). Les taux de maladie mentale et d'obésité pourraient être réduits des deux tiers, les taux de grossesse précoce pourraient l'être de moitié, le nombre de détenus pourrait baisser des trois quarts et les gens vivraient plus longtemps tout en travaillant l'équivalent de deux mois en moins par an.

Et la bonne nouvelle, en effet, c'est que ça ne passe plus par une surproduction de richesses, par un supplément de croissance – qui conduit à la destruction de la planète. On peut encore progresser, pour la santé collective, pour l'épanouissement personnel, et tout en diminuant l'empreinte écologique.

**Fakir : Rouge et vert peuvent aller de pair, la justice sociale et l'écologie.**

R.W. : Voilà. Les dés ne sont pas jetés, le pire n'est jamais certain. En tant qu'êtres humains, on a pu vivre dans des sociétés égalitaires, disons durant 99 % de notre histoire. Mais on a vécu aussi dans des dictatures horribles, dans des tyrannies, avec un système extrêmement hiérarchique. On peut faire les deux, on sait s'adapter. A nous de choisir.

## Quand la guerre augmente... l'espérance de vie !

R.W. : L'expérience saisissante qu'a vécue la Grande-Bretagne à travers les deux guerres mondiales démontre à quel point la réduction des inégalités peut générer des améliorations sanitaires rapides. L'augmentation de l'espérance de vie des civils pendant la guerre y a été deux fois plus élevée que pendant le reste du XXe siècle. Pendant les deux guerres mondiales, les gains d'espérance de vie ont atteint 6 à 7 ans chez les hommes et les femmes. Pendant les décennies situées avant, entre et après les guerres mondiales, ces gains sont restés compris entre 1 et 4 ans. Bien que la situation nutritionnelle du pays se soit améliorée grâce au rationnement pendant la Seconde Guerre mondiale, il n'en avait pas été de même pendant la première. Les niveaux de vie matériels ont aussi décliné pendant les deux guerres. Il n'empêche, les guerres ont été des périodes de plein-emploi et de forte réduction des écarts de revenus, résultat d'une politique délibérée du gouvernement britannique visant à associer la population à l'effort de guerre. Pendant la Seconde Guerre mondiale, par exemple, les revenus de la classe ouvrière ont augmenté de 9 %. Ceux de la classe moyenne ont baissé de 7 %. Les taux de pauvreté relative ont été divisés par deux. Le sentiment de camaraderie et de cohésion sociale qui en a résulté a non seulement amélioré la santé, mais il a aussi fait chuter les taux de criminalité.

« Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous » de Richard Wilkinson et Kate Pickett, éd. *Les Petits matins*, octobre 2013